

Faut savai se conteinta

Autor(en): **Sami**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 33

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO VILHIO DÈVESÀ FAUT SAVAI SE CONTEINTA

STI an l'avâi étâ rudo bon po lè païsans. L'avant z'u n'a bourraïe de fein, et pu dâo bon, dâi messons de sorta, on moué dè truffes et la vegne l'avâi baillâ n'a finna gotta et pas pou.

Adon, Sami dâo Crêt, que l'a omeintè quaranta pousè de boune terrè, se dese dinse : « Cè boune z'annaïes, cein baillè pardieu bin dâo tracas... Que mè faut-te ferè? Jamé, Sami, te ne porri réduire ci coumerce! Tè faut relèvà ta grandze et orosâ ique derrâi po ferè on caveau po lè truffes et lè z'abondances. To cein va cotâ gros... Mâ n'y a pas, faut sè mettre à l'avradzo et coumeincî déman. »

Mâ, la né d'apri, Sami l'a zu 'n attaqua et l'a passâ l'arme à gausse.

Est-te raisonnâble, dite-vâi, dè se tormenteî d'insè?
Sami.

ON BOUBO D'AI TEIMPS D'ORA

LE boubo l'ant tot parâi bin tsandzi du lo teimps iò noutra mèrè dèvessâi retaquenassî tote lè défreguelhîre que no no fasâi à noutra tsausse. On n'ein valiâi pas dou bon, l'è su. On n'êtâi pas tant dègre-melhî avoué lè dzein de sorta. Petout einclliou ein sè mîmo, refregnu et pottu. Quand l'è qu'on vayâi on monsu, on sè catsîve ào bin ào lâi desâi : « Bondzo, Monsu! » mâ po lâi dere oquie de no mîmo, jamé on lâi arâi pi peinsâ.

Lè boubo d'ora sant bin diffèrent. Témoïn sâi dâo petit Biscambiet, on galé petit bâogro, ào mor rovillèint, âi get plliein de rusa, à la leïnga quemet sa mère po la rebriqua. N'è pas li que sè serâi gênâ d'on monsu.

L'autr'hî, lo Biscambiet guegnîve lo menistre que fasâi étâ de plliantâ dâi clliou à onna baragne que l'avâi braquâ vè son courti, rappoo âi dzenelhie âi vesin. Lo mousse àovressâi dâi get iò lâi avâi oncora mè de malice que de tiurio sitâ ti lè coup que lo menistre fièsâi su lè clliou. Po fini, lo menistre lâi dit dinse :

— Dis-vâi, petit Biscambiet, te tràove galé l'ovradzo que ie fé. Te vouâite omète bin. Te vâo binstout savâi.

— Oh ! n'è pas pi po appreindre, que repond lo craset, l'è pire po savâi se vo z'âi adî lo mîmo djurement quand vo vo fiède su lo dâi !

Marc à Louis.

Parole d'Évangile. — M. le pasteur prépare Géo à sa première communion. Il lui explique que, d'après le précepte de l'Évangile, il vaut mieux donner que recevoir.

— C'est ce que papa dit toujours, m'sieur le pasteur...

— C'est très bien, mon enfant. Et que fait votre père ?

— Il est boxeur...

Insolation. — Cet artiste se plaint, auprès d'un camarade de café, de n'avoir plus le temps de travailler.

— Diable ! Mais à quelle heure te lèves-tu donc, mon vieux ?

— Ma foi, quand le soleil brille sur mes vitres.

— Eh bien ! Mais c'est de bonne heure cela.

— Euh ! pas trop... Il faut te dire que ma fenêtre donne en plein à l'ouest !

ECOLE D'AUTREFOIS

LES souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais », dit le refrain d'une mélodie populaire — (proscrite par les musiciens d'aujourd'hui) — et que des générations d'enfants ont psalmodiée, que l'on entend fredonner encore... malgré tout !

Parmi ces souvenirs, dont quelques-uns sont tombés dans le tonneau des Danaïdes, une figure surgit, se précise, feste au premier plan alors que d'autres sont estompées, oubliées même : c'est celle de son régent, du maître d'école qu'a popularisé le pinceau de l'artiste Anker.

Mon évocation remonte à un demi-siècle — comme volent les années ! — et pourtant il me semble que c'était hier que je pénétrais dans l'exiguë classe du village de montagne, fier d'égrener ce : « B'jou M'sieu le r'gent ! » entendu prononcer maintes fois — et avec quel respect — par mon père.

Notre classe, un effectif de 60 élèves de tous âges, où régnait la discipline parfaite. La raison ? Cherchez-la dans la pratique de l'adage : « La crainte est le commencement de la sagesse ! »

Figure austère, imberbe, piquée d'yeux malicieux, mais cœur généreux, caractère impartial, tel apparaît encore aujourd'hui mon maître, le maître, respecté, aimé.

Malheur à celui — ou celle — qui était pris en flagrant délit d'espèglerie : le délinquant sentait la fêrule s'abattre sur son postérieur ; en application d'un désuet — mais combien salutaire — principe pédagogique : « Qui n'entend pas, doit sentir ! »

Une expérience, quelquefois deux, dans toute une scolarité, suffisait pour calmer le plus récalcitrant et le frêle, frais débarqué de la ville, qui s'essayait à faire... son malin.

Tous les lundi matin, à la première heure, thème de rang et sans préparation. Le barème : au-dessus de 5 fautes, copie ; au-dessus de 10 : copie et pensum. Aussi quelle vigilance pendant l'épreuve ; tête baissée, on analysait ces casse-têtes insidieux de participes dans un silence impressionnant, troublé par le seul grincement des plumes et le ba, be, bi, bo, bu des cadets groupés en demi-cercle au fond de la salle. O thèmes de rang, que de copies tu m'as values !

Si la mémorisation jouait un rôle important, le raisonnement était mis à rude épreuve avec les « règles de trois composées » de Maillard.

O problèmes des bobines et des navettes, que vous avez été maudits !

Une troisième branche, cultivée en serre-chaude, était l'écriture. Notre maître, un calligraphe émérite, en faisait une question d'amour-propre. Les belles écritures ne se comptaient plus dans la classe, mais au prix de quels efforts.

O, cahiers de Noël, que de joies vous avez procurées aux parents ravis !

Et vous, vieux amis qui avez une place d'honneur dans ma bibliothèque : petite histoire de Daguet, petit et grand Pautex, Sciences de Dusaud et Gavard, vous nous avez donné des notions élémentaires suffisantes, toujours mémorisées... plus tard ; c'est pourquoi nous vous gardons un pieux souvenir.

O mémorisation tant bafouée par la pédagogie moderne — mais déjà apparaît son chemin de Damas — tu as incrusté dans nos cerveaux des mélodies patriotiques et des connaissances indélébiles.

E. P.

L'ONCLE GEDEON

DAVID MORIOZ, fils de paysans à l'aise, de L'Étivaz et Jeannette Borlaz, du Sépey, avaient passé devant le « pétabosson » vers la fin de l'automne dernier. Elle avait vingt ans ; lui, quatre de plus. Tous les deux étaient de souche saine et débordaient de santé. Et ils s'aimaient tout plein, comme on s'aime à cet âge, sans minauderies, de tout leur cœur, à la bonne franquette.

La lune de miel avait duré tout l'hiver et lorsqu'au printemps suivant la nature s'éveilla, que les buissons bourgeonnèrent à nouveau et que les oiseaux préparèrent leur nid sous la verdure, les deux amoureux le furent plus que jamais.

Toutefois, à ce régime quelque peu prolongé, David s'aperçut qu'il « nageait » dans ses habits. Son complet, dont la mesure avait été prise alors qu'il était un beau gars bien planté, flottait autour de ses membres. La maigreur du jeune époux et ses yeux cernés inquiétèrent son entourage.

— Il est littéralement fondu, disait-on.

Ses parents, le voyant dépérir, l'obligèrent d'aller voir son parrain, médecin au chef-lieu. Celui-ci, après une auscultation sérieuse, lui dit :

— Rien de grave, heureusement. Un peu de surmenage, mon filleul.

Et en disant cela, le bon docteur souriait malicieusement, en dévisageant le jeune époux.

— Dis-moi, David ! N'as-tu pas un oncle, quelque part en France ?

David, surpris par cette question, répondit :

— Mais oui, parrain. L'oncle Gédéon qui est parti pour Grenoble, il y a vingt ans et qui y est toujours.

— Bonne affaire, mon fiston ! Ça tombe à pic ! Tu vas immédiatement lui écrire que tu as besoin d'un changement d'air et de repos pour six mois environ. Qu'il te réponde par retour s'il peut te recevoir. Si je me souviens bien, c'est un homme qui a des sous. Il sera tout fou d'héberger son neveu.

David, pris au dépourvu, allait demander à son parrain ce que sa Jeannette deviendrait pendant ce temps, avec cette « combine » pour le moins inattendue, mais le parrain ne lui en laissa pas le temps.

— Maintenant, écoute ! C'est pas ton parrain qui te parle, c'est le médecin. Pour te remettre sur pied, point n'est besoin de pilules ni d'aucune drogue. Tu vas partir seul, illico, sans ta Jeannette. Tu ne reviendras pas avant six mois et ta femme ne devra pas venir te voir, sous aucun prétexte, pendant ce temps. C'est à cette condition formelle que tu te remettras d'aplomb. Est-ce compris ?

C'était compris. Le surlendemain, l'oncle Gédéon avait répondu affirmativement et David fit route sur Grenoble où il fut bien reçu et y resta le temps prescrit. Ce que le brave docteur avait espéré, s'était réalisé. Le « veuf provisoire » s'était remplumé — et pour cause ! Il était redevenu un « puissant » gaillard, resplendissant de santé et de vigueur. Ayant envoyé une photo de sa précieuse personne « remise à neuf » à son parrain, celui-ci lui répondit par retour que la cure de repos était terminée et qu'il pouvait rentrer chez lui quand cela lui plairait.

David, qui s'ennuyait tout de même de sa Jeannette, remercia son oncle, prit le train suivant et arriva à L'Étivaz le même soir. En s'ar-